rai pas de documents pour la dépeindre telle qu'elle a été. La Congrégation ne saura bien qu'alors la perte qu'elle a faite.

Maintenant je suis tout brisé ; la moitié de moi-même m'est enlevée ; je crois toujours entendre ses pas, m'annonçant une de ses nombreuses visites dans ma chambre ; il me semble qu'il est encore là, à côté de moi. Ces temps derniers, me voyant indisposé, il était aux petits soins... Ah ! mon Dieu ! *Siccine separat amara mors?* Nos pauvres Pères ont été atterrés ; j'ai même craint que la secousse ne fût trop forte pour les vieux et les malades ; c'est moi, brisé, écrasé, moulu, qui dois consoler les autres ! Le bon Dieu me fait la grâce d'être de corps un peu mieux qu'avant et de trouver assez de force morale pour veiller à tout...

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DE Mgr D'HERBOMEZ AU R. P. MARTINET.

New-Westminster, le 25 juin 1886.

Il y a déjà quelques jours que nous sommes de retour, Mgr Durieu et moi, d'une visite pastorale faite aux Indiens Douglas, Lillouet et Lafontaine. Je vous en aurais rendu compte plus tôt sans les affaires importantes dont il a fallu m'occuper à ma rentrée ici. Aujourd'hui je suis à vos ordres : vous pourrez me suivre par la pensée dans toutes les stations que nous avons faites dans l'intérieur du pays.

Partis de New-Westminster, le mardi de Pâques 27 avril, nous fîmes les 60 premiers milles en bateau à vapeur. Arrivés à l'embouchure de la rivière Harrisson, nous constatâmes, à notre satisfaction, que les Indiens détachés à notre rencontre se trouvaient déjà au rendez-vous. Ils avaient fait plus de 100 milles pour venir nous

chercher ; ils étaient au nombre de douze, tous hommes forts et courageux.

Nous fîmes une courte station pour visiter la petite église du village indien, située au confluent de l'Harrisson et du Fraser, pour voir un malade et nous entretenir avec les gens de l'endroit ; puis, nos rameurs ayant transbordé nos lits et nos bagages dans leur canot, nous nous confiâmes à leur habileté et à la grâce de Dieu. Dès ce moment, nous voyagions à la façon sauvage. Heureusement nous sommes habitués à ce genre de transport, et nous nous abandonnons entièrement à la divine Providence.

Nous remontons la rivière, qui est à cet endroit-là de la largeur de la Seine à Paris. Son courant est assez rapide. Un vent favorable enfle notre voile et nous pousse au village des Tsénés, où nous passons la nuit. Les Indiens ont bâti une nouvelle église que Mgr Durieu est venu bénir tout récemment et dans laquelle il a donné une mission avec l'aide du P. Peytavin, chargé de la desserte du bas Fraser.

Le lendemain, nous étions sur pied de grand matin, la journée que nous avions à faire devant être longue. Nous continuons à remonter la rivière l'espace de plusieurs milles, saluant sur ses rives le cimetière indien, désigné par sa grande et belle croix, et nous entrons dans le grand lac Harrisson. C'est un des plus beaux du pays. Son entrée est large, et ses eaux pénètrent jusque dans des baies assez profondes. Tout près de l'une d'elles, on rencontre des eaux thermales d'une température très élevée. Un riche habitant de New-Westminster y fait construire en ce moment un bel hôtel et un établissement de bains. On aperçoit çà et là un chapelet de petites îles éparses sur le lac. Mais ce qui charme surtout la vue, ce sont les hautes montagnes qu'on aperçoit devant soi et au cœur

desquelles le lac s'est frayé un passage. Ces montagnes font partie de la chaîne des Cascades, qui s'étend le long du littoral de l'océan Pacifique, parallèlement aux montagnes Rocheuses. Ces dernières forment à l'est la limite de la Colombie britannique.

Le lac est en ce moment au calme ; ses eaux forment comme une glace unie dans laquelle les montagnes viennent reproduire leurs formes majestueuses. Des hauts sommets s'élancent des cascades aux flots argentés qui vont de chute en chute rouler à travers les sapins jusque dans les eaux du lac. C'est un magnifique spectacle. Nous le contemplons avec admiration, et nos âmes s'élèvent d'elles-mêmes jusqu'au Dieu créateur de ces merveilles.

Nos Indiens sont contents et alertes. Ils rament avec vigueur, et nous les entendons dire entre eux, aux moments de plus grande fatigue : « C'est notre pénitence ; nous en avons besoin. » Nous avançons rapidement, le vent est favorable ; aussi, à midi, nous arrivons au rivage désigné pour le campement et le dîner. Jamais nous n'avons dîné de meilleur appétit. Nous n'avons ni chaises ni table, mais notre aide cuisinier étend par terre une belle nappe, sur laquelle on nous sert une soupe et du café préparés au feu champêtre allumé par les rameurs.

La halte ne fut pas longue. Il fallut s'embarquer de nouveau au plus vite, car nous n'avions encore fait que 20 milles, c'est-à-dire à peine la moitié de la distance à franchir pendant cette journée. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Nos Indiens reprennent la rame et la manient avec un nouvel entrain ; mais, malgré leur énergie, ils ne parviennent pas toujours à dissimuler leur fatigue. Dieu nous vint en aide en permettant que le vent continuât à nous pousser dans la bonne direction, et le soir nous arrivions à l'extrémité du lac.

La Providence nous avait dirigés et protégés. Peu de

temps après, une tempête de pluie et de vent s'élevait sur le lac, et nous échappions à un véritable péril.

La plupart des Indiens du village étaient partis pour se rendre à 50 milles plus loin, dans les prairies de Pemberton, où devait se tenir la grande réunion. Nous visitâmes leur église, puis nous allâmes demander l'hospitalité à M. Purcel, catholique irlandais, dont trois des enfants avaient fréquenté les écoles de Sainte-Marie. Il nous reçut avec la plus grande cordialité, et nous passâmes une bonne nuit qui nous fit oublier les fatigues de la veille.

Le temps s'étant remis au beau le matin, nous nous mîmes en route pour faire à cheval ou à pied les 30 milles qui séparent le lac Harrisson du lac Pemberton. Les Indiens qui étaient venus nous chercher avaient réquisitionné d'excellents chevaux ; les deux plus beaux étaient réservés aux évêques ; les autres portaient nos bagages. Nos guides, auxquels s'étaient joints plusieurs Indiens se rendant à la réunion, voyageaient bravement à pied. La route que nous devions suivre est l'ancienne route du Carriboo, depuis longtemps abandonnée. C'est assez vous dire qu'elle est en bien mauvais état. Il est vrai que nos bons Indiens avaient d'avance pris toutes leurs mesures pour la rendre praticable à leur vieil évêque ; mais, malgré leur bonne volonté et le soin qu'ils avaient mis à couper les arbustes placés en travers de la route et à réparer les ponts emportés, il y avait encore çà et là bien des obstacles, et il était prudent de n'avancer que lentement, pour éviter les accidents. Vous pouvez comparer cette route à celle que vous avez suivie vous-même de Sandy-Point à Saint-Eugène des Kootenays.

Ce jour-là, nous fîmes 15 milles, et nous nous arrêtâmes à une maison abandonnée, pour y passer la nuit. Les Indiens qui nous avaient précédés, sachant que nous camperions dans cet abri, avaient eu l'attention d'étendre

sur le plancher des branches de sapin en guise de matelas. Nous dormîmes sur ce lit improvisé aussi bien que si nous eussions été dans un lit de plumes.

Le lendemain, nous achevions le reste de la route, nous traversions un petit lac, et nous allions coucher à la belle étoile, à l'entrée du lac Pemberton. Les Indiens nous dressèrent une sorte de tente avec les voiles de leur canot. Nous couchions, comme la veille, sur un lit de sapin ; mais le feu allumé par les sauvages ne put nous garantir du froid ; nous nous trouvions à une assez grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, et les montagnes voisines étaient encore recouvertes de leur manteau de neige.

La longueur du lac Pemberton est d'environ 20 milles. Nous partîmes de grand matin et, vers midi, nous arrivions à la tête du lac. Le bon P. Chirouse (minor), missionnaire des Indiens de ce poste, était occupé à tout disposer pour notre réception ; il ne nous attendait pas si tôt ; il fut donc convenu que, pour laisser le temps à ses gens de faire leurs préparatifs, nous ralentirions notre marche et que nous prendrions le temps de dîner. Nos Indiens tirèrent des coups de fusil, dans l'espoir qu'ils seraient entendus du lieu de la réunion ; mais il n'en fut rien. Il fallut donc prendre patience. Mais voilà que, au moment où nous n'y comptions plus, une cavalcade apparaît au loin longeant les rives du lac. Nos hommes font force de rames et notre canot arbore une grande bannière. Bientôt, au bruit des décharges, cavalcade et canot se rencontrent. Je dois vous avouer qu'au premier abord je dus me contenir pour ne pas rire. L'accoutrement des cavaliers et des chevaux était si bizarre qu'il était difficile, à leur aspect, de garder son sérieux. L'un était coiffé d'un chapeau à haute forme, l'autre d'un feutre aplati ; celui-ci avait une casquette, celui-là, le plus

distingué de la bande, portait, en guise de coiffure, une dépouille d'aigle, dont les ailes redressées en forme de cornes lui donnaient l'aspect d'un diable. Les chevaux disparaissaient sous des couvertures de toutes couleurs et ils étaient ornés de fleurs et de rubans. Tout ceci était pour nous faire honneur, et produisait un effet d'ensemble indescriptible.

Notre canot ne pouvant aborder au point de rencontre, il fut décidé que nous remonterions une rivière dont les eaux sont tributaires du lac et que la cavalcade, suivant les contours, irait nous saluer à chaque village bâti sur les rives. Ces saluts consistaient en une décharge de fusils sur toute la ligne et en hourras répétés trois fois. Il était presque nuit lorsque nous arrivâmes au lieu de la grande réunion. Le P. CHIROUSE, organisateur de la réception, nous y avait précédés. Dès que nous fûmes en vue, la cloche du village se mit en branle, les soldats improvisés portèrent les armes et firent retentir la forêt voisine d'un feu de mousqueterie bien nourri. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants étaient alignés sur deux rangs et témoignaient de leur désir de voir et d'entendre les deux évêques. Tous se mirent à genoux pour recevoir la bénédiction, et quand nous eûmes pris place sous l'arc de triomphe, deux chefs se détachèrent des groupes pour nous exprimer en termes touchants la joie de tous. Je leur répondis que la joie était bien grande aussi pour nous de les revoir, surtout de les trouver animés de si bonnes dispositions. Je leur annonçai mon prochain voyage en Europe et leur dis que je verrais le Pape, leur donnant l'assurance que le Père commun des Fidèles serait ravi d'apprendre leurs progrès dans la civilisation chrétienne. Nos Indiens, en effet, nourrissent la piété filiale la plus tendre envers notre Saint-Père le Pape et le considèrent, ainsi que tous les bons chrétiens, comme

le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Ils m'ont promis de se conduire comme de véritables enfants de l'Eglise.

Comme il était déjà tard, nous fîmes une courte visite à la nouvelle église que nous devions bénir le lendemain, et, après la prière, nous les congédiâmes: chacun alla prendre son repos.

Leur zélé missionnaire, le bon P. Chirouse, les avait préparés par une retraite à la réception des Sacrements de Pénitence, de Confirmation et d'Eucharistie. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils ont reçu ces Sacrements dans de bonnes dispositions.

Nous avons tenu à faire la visite générale des maisons du village, montrant ainsi à nos bons chrétiens que leurs intérêts temporels, comme leur bien spirituel, nous tiennent à cœur ; nous les avons exhortés à embellir leurs maisons, à bien cultiver leurs terres ; ils ont promis de faire de leur mieux.

Pendant notre séjour parmi les Indiens, nous avons eu lieu d'admirer leur enthousiasme, leur attachement à notre sainte religion, leur amour et leur dévouement pour les missionnaires qui les instruisent et leur montrent le chemin du ciel. Ils traitent leurs missionnaires avec les plus grands égards, ils les conduisent là où ils veulent aller, les nourrissent et les soignent de leur mieux, *gratis pro Deo.*

L'heure du départ approchait et les regrets de la séparation se trahissaient de toutes manières. Tout à coup, la cloche fut mise en branle et tous les Indiens se réunirent au milieu du village, devant la porte de l'église. Le chef du village prit la parole et nous remercia, en termes émus, du bien que notre visite leur avait fait. Après notre réponse, ils se mirent à genoux pour recevoir la dernière bénédiction des deux évêques. Les chevaux de selle et de

charge étaient prêts pour nous aider à parcourir l'espace qui nous séparait du lac Anderson. Presque tous les Indiens tiennent à nous accompagner jusqu'au pont construit tout récemment sur la rivière. Ils chantent le chant du départ et ils ne mettent fin à leurs acclamations qu'après notre traversée et lorsque nous avons disparu dans la forêt. Que Dieu bénisse ces chers enfants des bois et leur accorde la persévérance dans le bien !

Notre caravane s'était accrue d'un bon nombre d'Indiens venus à notre rencontre et qui se rendaient à la deuxième grande réunion, laquelle devait se tenir au village tchalal, situé sur le bord du lac Sétou. Nous avions à faire une bonne journée pour nous rendre au lac Anderson, et, comme je ne suis plus très fort, on résolut d'aller *piano* et de coucher en route, afin de n'être pas trop fatigués. Nous arrivâmes, vers le soir, près d'un petit lac creusé par la nature au sommet de la chaîne des montagnes Cascades. Les eaux, en cet endroit, se divisent et coulent les unes vers l'est, les autres vers l'ouest. Un grand feu put à peine nous garantir du froid pendant la nuit. Nous nous levâmes en même temps que le soleil. Notre cuisinier eut bientôt préparé notre modeste déjeuner et, de bonne heure, nous étions à cheval pour faire le reste du chemin. Nous arrivâmes, vers midi, au village de Kwatkwa, situé près du lac Anderson ; la plupart des habitants étaient partis avec le R. P. Chirouse, qui nous avait précédés pour se rendre chez les Tchalals et tout disposer pour notre réception. Ceux qui étaient encore au village nous reçurent de leur mieux. Ils se réunirent, et leur chef, capitaine Jack, nous adressa, d'un ton solennel, un petit discours sur le Pape : « Nous savons tous, dit-il, que le Pape est le représentant de Jésus-Christ sur la terre ; ce qu'il nous enseigne est vrai, il ne peut pas se tromper sur la religion ; il est le pre-

mier Chef des évêques, comme saint Pierre l'était des Apôtres.. » Il ajouta qu'il était heureux de nous voir, parce que nous étions les représentants du Pape et qu'en nous voyant c'était comme s'il voyait le Pape et Jésus-Christ... Dans ma réponse, je dis que notre Très Saint-Père serait heureux d'apprendre combien les Indiens de ce pays lui étaient reconnaissants de l'envoi des missionnaires pour leur montrer le droit chemin qui conduit au ciel...

Le lendemain, au point du jour, eut lieu la bénédiction de la nouvelle église ; nous voulions nous embarquer de bonne heure sur le lac Anderson, lequel est souvent fort agité. Le R. P. Marchal pourrait vous en dire quelque chose. Ce bon Père, passant ici en 1875, n'échappa à une mort certaine que par une protection visible de la divine Providence. Il se rendait à sa Mission, accompagné d'un certain nombre d'Indiens qui revenaient, comme lui, de Sainte-Marie sur le Fraser, où ils avaient assisté au sacre de Mgr Durieu. Quelques Indiens, vu leur longue absence du foyer domestique, voulurent prendre les devants, afin d'arriver plus vite *at home;* le Père les laissa partir. Quelque temps après, l'idée lui vint d'aller les rejoindre. Il monta à cheval et se précipita sur leurs traces. Arrivé à un pont, son cheval refusa absolument de le passer. Jugez de la surexcitation du cavalier, persuadé qu'il arriverait trop tard pour s'embarquer sur le lac ce jour-là, si son cheval n'avançait au plus vite. Il employa tous les moyens imaginables pour forcer la pauvre bête à s'engager sur le pont, mais il y perdit son latin. A bout de forces, las de frapper l'animal rétif, il dut s'avouer vaincu et, bon gré, mal gré, se résigner à attendre les Indiens restés en arrière. Lorsque ces derniers arrivèrent, le cheval passa tranquillement le pont, le Père poursuivit sa route au grand galop, mais il arriva trop tard, les Indiens s'étaient

embarqués et se trouvaient déjà loin sur le lac, où, une tempête les ayant surpris, ils furent tous noyés. Qui n'admirerait ici l'attention de la divine Providence à veiller sur la vie de ses missionnaires? Si Dieu avait donné au cheval du Père le don de la parole et celui de prophétie, la pauvre bête aurait sans doute ouvert la bouche pour dire, comme l'ânesse de Balaam : « Pourquoi me frappes-tu? Si tu connaissais les desseins de Dieu, tu verrais que je te sauve la vie. »

Pour nous, la traversée de ce redoutable lac fut des plus heureuses. Tous les Indiens du village, à l'exception de deux jeunes gens restés gardiens des maisons et des jardins, nous suivirent. La flottille de canots s'avança lentement sur les eaux calmes, où venaient se réfléchir, comme dans un miroir, les croupes des montagnes environnantes; les enfants, dans la jubilation, chantaient leurs plus beaux cantiques. Il était midi passé, lorsque nous arrivâmes à la tête du lac. Nous avions fait à pied les 2 milles qui séparent le lac Anderson du lac Sétou; nous tenions à voir sur notre route les églises de deux villages; nous les avons trouvées petites, mais belles, elles ont été bâties, en réduction, sur le modèle de la grande église des Indiens Tchalals. Nous étions à peine arrivés au village, près du lac Sétou, qu'une furieuse tempête éclata tout à coup, menaçant de tout détruire. Nous en fûmes quittes pour un rhume qui dura quelques jours. Le temps s'étant remis au beau, nous nous embarquâmes sur le lac Sétou; nous n'étions plus qu'à 3 ou 4 milles du village tchalal. Notre flottille s'était accrue de plusieurs canots. Nous avancions, bannières déployées, et nous ne tardâmes pas à apercevoir le village et les nombreux Indiens accourus de tous côtés au rendez-vous. Les Indiens qui nous accompagnaient chantaient des cantiques, et nos chasseurs préparaient leurs fusils pour répondre aux salves

de mousqueterie par lesquelles les soldats du village allaient nous accueillir. Bientôt le feu commença de part et d'autre. Nos braves Indiens n'épargnent pas leur poudre en de telles circonstances ; ce fut donc un feu roulant répété plusieurs fois par les échos des montagnes. Tout le monde était sur pied, quelques-uns à cheval, et tous se pressaient pour nous voir aborder au village, qui est situé sur un plateau baigné à sa base par les eaux du lac. Le R. P. Marchal était déjà arrivé. Ce bon Père a fait environ 150 milles pour venir nous rencontrer chez les Tchalals, dont il a eu quelque temps la desserte, il y a une dizaine d'années. Vous dire qu'il aimait beaucoup ces bons Indiens serait superflu ; mais ce dont je ne puis douter, c'est qu'il a dû les aimer encore plus en constatant les progrès qu'ils ont faits dans la civilisation chrétienne. Bref, nous abordons; les deux évêques se revêtent de leurs habits de chœur, surplis et mosette, et montent, par un sentier couvert de mousse et de fleurs, sur le plateau qui couronne le village. Les Indiens sont massés en rangs serrés devant l'église, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre; tous se mettent à genoux pour recevoir la bénédiction des évêques. La réception a lieu sous un arc de triomphe. Le chef du village, homme grave et pieux, nous adresse la parole pour nous dire la joie que tous éprouvent en nous revoyant... Ces bons Indiens nous avaient envoyé une lettre, l'année dernière, nous exprimant le désir qu'ils avaient de nous revoir encore une fois avant de mourir. Je leur répondis alors que, s'ils priaient avec ferveur, Dieu ne manquerait pas d'exaucer leurs vœux et leurs prières, et qu'au printemps de cette année ils verraient, au milieu d'eux, deux évêques et deux prêtres. Notre présence parmi eux prouvait surabondamment que leurs prières avaient été entièrement exaucées. Vous décrire la joie de ces chers enfants des bois me

serait impossible ; on peut dire qu'ils n'avaient rien négligé pour que la réception fût splendide : la grande rue de leur village était ornée d'arbustes choisis dans la forêt, d'oriflammes et de fleurs. Tous étaient en habits de fête ; bon nombre d'entre eux ont cru augmenter l'éclat de la réception en attachant à leur chapeau, à leur bras, sur leurs épaules, des rubans, des fleurs, voire même du papier blanc découpé en forme d'étoile.

Notre première visite fut pour l'église, où nous adorâmes le très Saint Sacrement. C'est là que la retraite préparatoire à la réception des sacrements sera ouverte demain. Nous n'avons pas omis, comme vous le pensez bien, d'appeler les bénédictions du ciel sur ces chers Indiens tous animés de si heureuses dispositions.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les exercices de la retraite furent assidûment suivis ; personne ne manquait à l'appel ; au son de la cloche, on quittait tout pour se rendre soit à l'église, soit à la maison où se faisait le catéchisme. Ces bons Indiens restaient là des heures entières, sans éprouver le moindre ennui, tant ils avaient faim et soif de la parole de Dieu.

Lorsque le jour, si ardemment désiré, de la communion arriva, leur bonheur fut complet. Ceux qui déjà avaient été admis au Banquet eucharistique reçurent la communion avec les heureux qui s'approchaient de la sainte Table pour la première fois. Rien de plus édifiant que de voir communier ces chers enfants des bois ; tout, en eux, dénote qu'ils sont pénétrés de ce qu'ils font, tant ils sont absorbés dans le profond mystère du Dieu eucharistique, résidant par amour pour nous sur nos autels. Leur recueillement, leur modestie, leur piété attestent les sentiments d'amour et de reconnaissance les plus touchants. Ils regardent le jour de la communion comme le plus beau, le plus heureux de leur vie; la veille

on les trouve de bonne heure à l'église devant le très Saint Sacrement, préparant leur cœur de leur mieux ; la sainte Communion leur tient lieu de tout ; ils ne pensent guère à manger durant le jour où ils communient ; leur seule préoccupation est de rester le plus longtemps possible à l'église, pour s'y tenir en adoration devant le Dieu qui, par excès d'amour, a bien voulu devenir leur nourriture. Ils récitent et chantent avec tant d'âme les prières et les cantiques de préparation à la sainte Communion et ceux de l'action de grâces, qu'ils inspirent des sentiments de dévotion à ceux qui les écoutent et font verser à tous de douces larmes de consolation. On s'estime heureux de se trouver au milieu d'eux ; l'on se surprend à penser que le bon Dieu perfectionne la louange dans la bouche des enfants des bois et qu'il se plaît à répandre sur eux ses bienfaits et ses grâces avec abondance, comme pour se dédommager de l'indifférence et du mépris qu'un trop grand nombre de chrétiens civilisés témoignent pour ses lumières et ses dons.

Le jeudi fut le jour de la procession du très Saint Sacrement ; la plupart de ces Indiens assistaient pour la première fois à une procession si solennelle ; ils en garderont le souvenir, eux qui n'oublient rien de ce qui les intéresse et leur fait impression.

Comme je vous ai fait, dans une autre lettre, la description d'une de ces processions du très Saint Sacrement, je m'abstiendrai d'entrer ici dans les détails de celle qui a eu lieu au village des Tchalals ; ma lettre est déjà trop longue, et nous sommes loin d'être au bout de notre visite. Il faut, en conséquence, abréger.

Après que nous eûmes administré le sacrement de Confirmation à un très grand nombre de nos chers enfants des bois, après les avoir affermis dans le bien et prémunis de notre mieux contre le vice, il fallut les quitter. Ils

étaient désolés de penser que peut-être ils ne nous reverraient plus sur cette terre ; le chef nous a exprimé ce sentiment en termes émus ; je lui ai dit que la séparation n'était pas éternelle ; qu'au reste, nous devions, en toutes choses, nous résigner entièrement à la sainte volonté de Dieu.

Suivez-nous maintenant sur le beau lac Sétou. Les Indiens venus à la réunion retournent dans leurs villages respectifs. Ceux de Lillouet nous accompagnent, les uns en canots, les autres à cheval, le long du lac ; nous allons passer quelques jours au village de ces bons Indiens et voir les quelques blancs catholiques qui se trouvent à Lillouet et dans les environs, tous occupés, sinon entièrement absorbés, par les travaux des champs et le commerce. Le lac Sétou ressemble au lac Anderson, seulement il est un peu moins large et moins long. Comme à son voisin, il lui arrive parfois de se montrer de mauvaise humeur, et, pour lors, la traversée n'est pas sans offrir des dangers. Mais ayons confiance, la divine Providence veille sur la vie de ses missionnaires, et, sous sa sainte protection, nous n'avons rien à craindre : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Un vent favorable nous pousse rapidement jusqu'à la tête du lac et presque de l'autre côté des montagnes Cascades, que nous venions de traverser de l'ouest à l'est. Le reste du chemin se fit partie à cheval, partie dans une voiture qu'un brave Irlandais avait envoyée à notre rencontre. Nous entrions dans un pays bien différent quant au climat et au caractère des habitants. Les Indiens de cette contrée sont francs, alertes ; ils voyagent presque toujours à cheval, rarement en canot ; ils sont d'un tempérament plus vif et plus énergique que les Indiens du bas Fraser et du littoral de la mer ; de là vient sans doute que leur enthousiasme surpassa tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

Après quelques jours passés au village des Indiens Lillouet, pendant lesquels eurent lieu successivement la bénédiction de leur nouveau cimetière, la confirmation d'un petit nombre de ceux qui n'étaient pas venus à la réunion de Tchalal, la Communion générale, il fallut les quitter pour nous rendre au village Lafontaine, qui se trouve environ à 15 milles plus haut, sur l'autre côté du Fraser. Un Autrichien catholique, qui fait traverser d'une rive à l'autre sur un bateau plat, eut la délicatesse de donner passage gratis au clergé, et aux Indiens qui nous suivaient en grand nombre et se rendaient avec nous à la grande réunion. Les Lafontaines, venus à notre rencontre, étaient à cheval, rangés en bataille de l'autre côté du fleuve. Comme ils se disposaient à faire feu pour nous saluer, je leur fis intimer l'ordre de ne pas tirer dans cet endroit-là, à cause des chevaux, et de se rendre sur le plateau voisin, où ils pourraient s'en donner tout à leur aise. Ils remontèrent aussitôt la pente rapide qui conduit au plateau, portant bravement fusils, instruments de musique et bannières, ne laissant près de l'eau que la voiture à quatre chevaux qu'ils avaient amenée pour nous conduire chez eux en triomphe. Les deux évêques restèrent néanmoins sur la voiture à deux chevaux qu'un Irlandais avait mise à leur disposition ; le R. P. Marchal paradait sur son beau coursier, venu de la Mission, en sorte que le R. P. Chirouse restait seul pour faire honneur à la voiture de gala; quelques-uns des Indiens qui nous accompagnaient à pied furent heureux de pouvoir y monter avec lui. Impossible de vous décrire l'enthousiasme de ces braves gens. Nous n'étions pas sans redouter quelque accident, au milieu des détonations des fusils et du piétinement des chevaux ; un des deux attelés à notre voiture était un fameux coureur, et, comme tel, il ne voulait céder le pas à aucun des concurrents. Arrivé à une pente assez rapide, il menaçait

de tout briser, si on ne le laissait pas courir à sa guise. Je fis remarquer à notre jeune cocher, métis du nom de La Rochelle, que ce cheval finirait par nous jouer un mauvais tour. Il fut de mon avis, et l'on fit choix d'un cheval bien dompté pour continuer la route. L'avant-veille de notre passage, une partie du chemin que nous suivions avait roulé dans le Fraser; arrivés à cet endroit, il fallut nous arrêter; nos braves Indiens traînèrent à bras nos deux voitures sur le flanc de la montagne, au-dessus du gouffre béant que l'avalanche avait creusé. N'est-ce point là une prévenance du bon Dieu? Il est certain que si l'avalanche avait eu lieu au moment de notre passage à cet endroit, c'en était fait de la voiture, des chevaux et des voyageurs; nous aurions été précipités de plusieurs centaines de pieds dans le Fraser, qui, resserré entre des montagnes, roule ses eaux écumantes au fond de l'abîme. Tirés de ce mauvais pas, nous continuâmes notre chemin jusqu'à la belle ferme de Lorenzo, où M. Colin, un Italien, nous avait préparé un bon repas au macaroni. La colline voisine, sur laquelle se trouve le village Lafontaine, étant trop élevée pour que nos voitures pussent y parvenir, les Indiens nous prêtèrent leurs meilleurs chevaux, et nous arrivâmes, en peu de temps, sur le plateau où le village est assis. A peine étions-nous à l'entrée, que la cloche se mit en branle, et la fusillade commença, annonçant au loin notre arrivée. Nous suivions une grande rue décorée d'arbustes, d'oriflammes et de fleurs; un arc de triomphe était dressé près de l'église; des hommes répandaient à pleines mains des fleurs sur notre passage. La réception fut la reproduction de celle des Tchalalias. Après quoi, comme il se faisait déjà tard, la cloche se fit entendre de nouveau, appelant notre petit monde à la prière du soir. Cette prière a dû être bien fervente et se

répandre en actions de grâces, car les habitants voyaient leurs vœux accomplis. Qu'a pu dire au Seigneur ce jeune enfant de sept à huit ans, qui, depuis longtemps, ne cessait de demander à Dieu, dans ses prières du matin et du soir, de nous donner une santé qui nous permît d'aller les visiter? Dieu le sait. Ce que nous savons, c'est qu'il se plaît à la prière des enfants. Le capitaine du village, brave homme et fervent chrétien, qui désirait ardemment de nous revoir encore une fois avant de mourir, était retenu au lit par une maladie grave. Notre première visite fut pour lui. Il la méritait bien, tant à cause du dévouement qu'il avait toujours montré envers les missionnaires qu'à cause de sa vie édifiante. Notre présence parut le ressusciter; je lui adressai quelques paroles de consolation, et, comme il faisait des efforts pour parler, voulant lui épargner la fatigue, je lui fis signe de rester tranquille, ajoutant que nous le connaissions depuis longtemps, et qu'il n'avait qu'à se préparer de son mieux à recevoir les sacrements dont il avait besoin. Il fut très heureux de recevoir l'Extrême-Onction, la Communion et la Confirmation; « Maintenant, disait-il, je puis mourir; je me remets entièrement entre les mains de Dieu. » A notre départ, il était un peu mieux; daigne le Seigneur le guérir entièrement, à cause du bien qu'il peut faire parmi ses gens et aussi pour l'augmentation de ses mérites!

Ce fut en cet endroit que le bon P. MARCHAL nous quitta pour retourner dans sa Mission de Saint-Joseph (William's Lake). Les huit jours passés au village Lafontaine nous parurent bien courts. On suivit la même marche qu'à la réunion de Tchalal : exercices de la retraite, fréquentes réunions pour catéchismes ou avis importants, confirmations, communions générales, baptêmes d'enfants, mariages, bénédiction d'un nouveau cimetière;

enfin, pour couronner le tout, la procession solennelle du très Saint Sacrement, d'un bout du village à l'autre, avec deux reposoirs magnifiques élevés par les Indiens, procession d'une beauté sans égale par l'ordre, la modestie, les chants, la piété et la dévotion de nos chers chrétiens. Et dire, après cela, qu'il fallait les quitter, bien à contre-cœur, pour nous rendre chez d'autres Indiens, qui nous attendaient avec impatience. La séparation eut quelque chose de déchirant; plusieurs nous pressaient les mains, à diverses reprises, en signe d'adieu, le cœur bien gros! L'heure du départ vient couper court à ces démonstrations : six bons chevaux, mis à notre disposition pour le voyage, sont prêts, ainsi que trois jeunes gens qui se sont offerts pour nous faire escorte jusqu'à Lytton, où nous devons prendre le chemin de fer jusqu'à Yale, lieu d'une autre grande réunion d'Indiens. Après les discours d'adieux, Mgr DURIEU, le R. P. CHIROUSE et moi, montons à cheval, laissant à nos trois jeunes gens le soin de nos chevaux de charge. Tout le monde a voulu nous accompagner jusqu'en dehors du village; les plus alertes nous ont suivis, dans la forêt, à plusieurs milles de distance; on lisait sur leurs traits la douleur qu'ils éprouvaient de nous quitter et de ne pouvoir nous retenir plus longtemps.

Nous avions fait environ 100 lieues depuis notre départ de New-Westminster; il fallait retourner par des sentiers à peine tracés à travers les forêts et les plaines, car, de Lafontaine à Lytton, il n'y a pas encore de chemin proprement dit. Le second jour de marche, nous arrivâmes à un endroit de la forêt où il était impossible de reconnaître le sentier; un ouragan, passé là depuis peu, avait brisé, déraciné et renversé grand nombre de gros arbres. Heureusement que nous avions avec nous un Indien des environs, qui revenait de la grande réunion; ce bon guide,

à force de tours et de détours, nous fit sortir enfin de l'espèce de labyrinthe où nous étions perdus. Nous nous disions à part nous qu'il ne ferait pas bon se trouver au milieu de la forêt lors du passage de ces ouragans terribles ; les arbres renversés çà et là donnent une idée d'un champ de bataille couvert de morts. Ce jour-là, dans l'après-midi, nous échappâmes à un orage qui se déversa sur l'autre côté de la montagne au pied de laquelle nous passions ; nous en fûmes quittes pour quatre heures d'une chaleur accablante. Le troisième jour, nous arrivâmes à Lytton vers midi et, dans l'après-midi, nos jeunes gens retournèrent avec tous les chevaux au village Lafontaine, heureux de pouvoir annoncer que nous étions arrivés à Lytton sans accident. Nous visitâmes les quelques blancs catholiques qui demeurent à Lytton et, le lendemain, le chemin de fer nous conduisit à 75 milles plus loin, c'est-à-dire à Yale. Nous eûmes le plaisir de rencontrer, à la station, le R. R. Peytavin avec plusieurs de ses bons Indiens, qui vinrent nous recevoir, ainsi que le Juge en chef (*Chief Justice*), M. Creight, venu de New-Westminster pour présider la Cour qui se tenait alors à Yale. Ce monsieur, soit dit en passant, est un homme très influent, habile et très instruit ; il a quitté, il y a déjà quelque temps, l'Eglise anglicane pour se faire catholique. Il est difficile de voir une conversion plus sincère que la sienne. Il s'étonne du long temps qu'il a passé dans l'erreur, et aujourd'hui qu'il a le bonheur de connaître la vérité et d'être membre de la véritable Eglise, on lui donnerait l'or du monde entier qu'il ne changerait pas de religion. Que Dieu est admirable dans ses dons ! Les effets de sa grâce dans ce monsieur sont réellement extraordinaires. Comme il était libre, en ce moment, il voulut nous accompagner jusqu'au village indien, tout près de la ville, afin d'être té-

moin de notre réception. Il fut satisfait de ce qu'il vit et il vint, un jour, malgré ses occupations, assister à la bénédiction du très Saint Sacrement dans l'église des Indiens.

Ma lettre devient trop longue ; j'abrège donc afin de ne pas abuser de votre patience.

Les exercices religieux eurent lieu à Yale, comme dans les autres réunions précédentes : confirmation, communion générale, bénédiction d'un nouveau cimetière, avis pratiques, etc. Daigne le Seigneur accorder à ces bons Indiens la grâce de la persévérance dans leurs bonnes dispositions! Le jour de la séparation étant arrivé, nous sommes partis, le R. P. CHIROUSE, le juge et moi, en chemin de fer. Mgr DURIEU et le R. P. PEYTAVIN descendirent le Fraser en canot, pour visiter les villages situés sur les bords du fleuve et pour donner ensuite une mission aux Indiens réunis à l'embouchure de la rivière Harrison. Nous arrivâmes à New-Westminster vers dix heures du soir, fatigués, il est vrai, mais remplis de consolations au souvenir des bénédictions accordées par Dieu à nos travaux. *Soli Deo honor et gloria.*

Pardonnez mon style un peu sauvage et croyez-moi tout à vous dans les très saints Cœurs de Jésus et de Marie.

F. LOUIS, O. M. I.

Vicaire apostolique.

P. S. — Avant de clore cette lettre, je veux vous dire un mot du terrible incendie qui a réduit en cendres Vancouver, nouvelle ville construite, tout récemment, au *terminus* du chemin de fer canadien. Cette ville comptait déjà un grand nombre de maisons, trois églises et environ 3000 habitants. Le feu sortit de la forêt voisine et, poussé par un vent impétueux, s'étendit, tout

à coup, dans toute la ville, portant partout la terreur et dévorant tout sur son passage. Jamais on n'a vu détresse si subite occasionnée par le feu. En moins d'une heure et demie, la ville, dont toutes les maisons étaient en planches, fut réduite en cendres. Une femme, portant son enfant dans ses bras, tomba asphyxiée dans une rue et fut dévorée par les flammes avec son enfant; une dizaine de personnes eurent le même sort. D'autres n'ont échappé à la mort que par une fuite précipitée; le prêtre, R. P. Fay, qui se trouvait dans une famille catholique, n'a pu sauver que la valise où se trouvait sa chapelle portative; il a perdu son bréviaire et autres livres, ainsi que ses papiers; il aurait dû céder sa valise elle-même au feu, si un brave Irlandais n'était venu à son aide. Il n'oubliera jamais le danger qu'il a couru. Outre la mort de plusieurs personnes, la perte en argent est énorme; on l'évalue à 4 millions de francs; plusieurs familles sont complètement ruinées. La plupart des habitants n'ont pu sauver que les vêtements qu'ils avaient sur le dos. On fit des quêtes en faveur des malheureux habitants de Vancouver; mais comment réparer les pertes subies? C'est impossible. Néanmoins la ville, semblable au phénix de la Fable, renaît de ses cendres; elle sera bientôt plus importante qu'avant l'incendie. Il en a été ainsi de San-Francisco, dont elle prétend devenir la rivale. San-Francisco compte aujourd'hui ses habitants par centaines de mille; elle a été brûlée plusieurs fois, et, si elle échappe maintenant au feu, c'est qu'on a fini par construire les maisons en briques. Il en sera ainsi de la ville de Vancouver.